

BENJAMIN LABATUT



**Le roman du génie
et de la folie
scientifique**

— Seuil —

LUMIÈRES AVEUGLES

BENJAMIN LABATUT

LUMIÈRES AVEUGLES

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (CHILI)
PAR ROBERT AMUTIO

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Titre original : *Un Verdor Terrible*
Éditeur original : Editorial Anagrama

© Insel Verlag Berlin 2019.
All rights reserved by and controlled through
Insel Verlag Berlin on behalf of Puentes Agency.

ISBN 978-2-02-142935-0

© Éditions du Seuil, avril 2020,
pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Nous nous élevons, nous tombons. Nous pouvons nous élever en tombant. La défaite nous forme. Notre seule sagesse est tragique, connue trop tard, et seulement des égarés.

GUY DAVENPORT

Bleu de Prusse

Lors d'un examen médical effectué au cours des mois qui précédèrent les procès de Nuremberg, les médecins remarquèrent que les ongles des mains et des pieds d'Hermann Göring étaient d'un rouge furieux. Ils pensèrent – à tort – que cette couleur était le résultat de son addiction à la dihydrocodéine, un analgésique dont il prenait plus de cent cachets par jour. À en croire William Burroughs, l'effet de cette substance était similaire à celui de l'héroïne et au moins deux fois plus puissant que celui de la codéine, avec des notes électriques proches de celles de la cocaïne, ce qui contraignit les médecins américains à guérir Göring de sa dépendance avant qu'il puisse comparaître devant le tribunal. Ce ne fut pas facile. Au moment de sa capture par les Alliés, Göring traînait une valise qui contenait non seulement le vernis avec lequel le dirigeant nazi se faisait les ongles quand il se travestissait en Néron, mais aussi plus de vingt mille doses de sa drogue préférée, quasiment tout ce qu'il restait de la production allemande de ce médicament à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Sa dépendance n'avait rien d'exceptionnel : pratiquement toutes les troupes de la Wehrmacht recevaient des méthamphétamines en comprimés avec leurs rations. Commercialisées

sous le nom de Pervitine, elles étaient ingérées par les soldats pour se tenir éveillés pendant des semaines entières, totalement hébétés, alternant états de rage maniaque et de léthargie cauchemardesque, tension qui entraîna chez nombre d'entre eux d'irrépressibles accès d'euphorie : « Il règne un silence absolu. Tout devient insignifiant et irréel. Je me sens complètement en apesanteur, j'avais l'impression de voler au-dessus de mon avion », écrivit un pilote de la Luftwaffe des années après, comme s'il se remémorait le silencieux ravissement d'une vision extatique et non les sales jours de la guerre. L'écrivain allemand Heinrich Böll adressa plusieurs lettres à sa famille depuis le front sollicitant l'envoi de nouvelles doses du médicament : « C'est dur ici, écrivait-il à ses parents le 9 novembre 1939, et j'espère que vous comprendrez si je ne peux vous écrire que tous les deux ou trois jours. Aujourd'hui je le fais surtout pour vous demander plus de Pervitine... Je vous aime, Hein. » Le 20 mai 1940, il leur écrivit une autre lettre, longue et passionnée, qui se terminait par la même demande : « Pouvez-vous me procurer un peu plus de Pervitine pour que j'en aie d'avance ? » Deux mois plus tard, ses parents reçurent une seule ligne tremblotante : « Si vous le pouvez, envoyez-moi s'il vous plaît plus de Pervitine. » On sait aujourd'hui que ce fut aux méthamphétamines que l'Allemagne galvanisa l'imparable assaut de la Blitzkrieg ; on sait aussi que de nombreux soldats souffrirent de crises psychotiques alors qu'ils sentaient l'amertume des comprimés se désagrégant dans leurs bouches. En revanche, c'est à quelque chose de très différent que les hauts dirigeants du Reich goûtèrent quand la guerre-éclair céda aux tempêtes de feu des bombardements alliés, quand l'hiver

russe prit dans ses glaces les chenilles des chars d'assaut et quand le Führer ordonna de détruire tout ce qui avait de la valeur à l'intérieur du territoire national, pour ne plus laisser aux troupes des envahisseurs que la terre brûlée. Confrontés à la défaite absolue, dépassés par l'image de l'horreur qu'ils avaient appelée sur le monde, ils choisirent une issue rapide : mordre des capsules de cyanure et mourir le souffle coupé dans la fade odeur d'amande amère qui émane de ce poison.

Une vague de suicides déferla sur l'Allemagne pendant les derniers mois de la guerre. Au cours du seul mois d'avril 1945, trois mille huit cents personnes se donnèrent la mort à Berlin. Une panique collective s'empara des habitants de la petite ville de Demmin, à quelque trois heures au nord de la capitale, quand les troupes allemandes, battant en retraite, dynamitèrent les ponts qui reliaient la ville avec le reste du pays, transformant la région en cul-de-sac et laissant la population piégée par les trois rivières qui la cernaient, abandonnée à la cruauté de l'Armée rouge. Des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants s'ôtèrent la vie en à peine trois jours. Des familles entières entrèrent en marchant dans les eaux de la Tollense, les enfants les plus jeunes portant des pierres dans leurs cartables d'écoliers, tous attachés par la taille, comme s'ils allaient participer à un terrifiant jeu de tir à la corde. Le chaos atteignit un point tel que les troupes russes – qui jusque-là s'étaient appliquées à mettre à sac les maisons de la ville, à brûler les bâtiments et à violer les femmes – reçurent l'ordre d'endiguer le flot de suicides ; les soldats durent sauver en trois occasions différentes la vie d'une femme qui essayait

de se pendre à l'une des branches du gigantesque chêne planté dans son jardin, entre les racines duquel elle avait déjà enterré ses trois enfants après avoir saupoudré leurs biscuits – ultime plaisir – de mort-aux-rats ; la femme survécut, mais ils ne purent éviter qu'une fillette se vide de son sang après s'être tailladé les veines avec le même rasoir qui avait servi à ouvrir les poignets de ses parents. Ce même désir de mort s'empara de l'état-major nazi : cinquante-trois généraux de l'armée de terre, quatorze de l'armée de l'air et onze de la marine se suicidèrent, en plus du ministre de l'Éducation, Bernhard Rust, le ministre de la Justice, Otto Thierack, le maréchal Walter Model, le « renard du désert », Erwin Rommel et, naturellement, le Führer lui-même. D'autres hésitèrent, comme Hermann Göring, et furent capturés vivants, même s'ils ne réussirent qu'à repousser l'inévitable. Quand les médecins le déclarèrent apte à participer à son procès, Göring fut jugé par le tribunal de Nuremberg et condamné à la pendaison. Il demanda à être fusillé : il ne voulait pas mourir comme un banal criminel. Quand il apprit qu'on allait lui refuser sa dernière volonté, il se tua en croquant une capsule de cyanure qu'il avait cachée dans un pot de gomina, à côté duquel il laissa un mot où il expliquait avoir choisi de se donner la mort lui-même « comme le grand Hannibal ». Les Alliés essayèrent d'effacer toute trace de son existence. Ils retirèrent les éclats de verre des lèvres de Göring et envoyèrent ses vêtements, ses effets personnels et son cadavre nu au crématorium municipal du cimetière Ostfriedhof, à Munich, où l'on alluma un des fours pour l'incinérer, mêlant ses cendres à la poussière de milliers de prisonniers politiques et d'opposants au régime

nazi guillotiné dans la prison de Stadelheim, à celles des enfants handicapés et des malades psychiatriques assassinés par le programme d'euthanasie *Aktion T4*, et d'innombrables victimes des camps de concentration. Le peu qui resta de son corps fut dispersé de nuit dans les eaux de la Wenzbach, une petite rivière choisie au hasard sur une carte afin d'éviter que sa tombe ne devienne un lieu de pèlerinage pour les générations futures. Mais tous ces efforts furent vains : des collectionneurs du monde entier continuent, aujourd'hui encore, à s'échanger les objets et les diverses affaires personnelles du dernier grand dirigeant nazi, commandant de la Luftwaffe et héritier putatif de Hitler. En juin 2016, un Argentin dépensa plus de trois mille euros pour un caleçon en soie du Reichsmarschall. Quelques mois plus tard, le même individu offrit vingt-six mille euros pour le cylindre de cuivre et de zinc qui avait enveloppé l'ampoule de verre que Göring avait broyée entre ses dents le 15 octobre 1946.

L'élite du parti national-socialiste reçut des ampoules similaires à la fin du dernier concert que le Philharmonique de Berlin donna le 12 avril 1945, avant la chute de la ville. Albert Speer, ministre de l'Armement et de la Production de guerre et architecte officiel du Troisième Reich, organisa un programme spécial qui comprenait le *Concerto pour violon en ré majeur* de Beethoven, suivi de la *Symphonie n° 4* de Bruckner – « la romantique » – et s'achevait, de manière appropriée, par l'aria de Brünnhilde qui clôt le troisième acte du *Götterdämmerung* de Richard Wagner, au cours duquel la Walkyrie s'immole en se jetant dans un énorme bûcher funéraire dont les

flammes finiront par consumer le monde des hommes, la halle du Walhalla avec tous ses guerriers morts au combat et le panthéon entier des dieux. Quand le public se dirigea vers la sortie, les hurlements de Brünnhilde continuant de résonner dans leurs oreilles, des membres du *Deutsches Jungvolk* des Jeunesses hitlériennes – des enfants d'à peine dix ans, puisque les adolescents mouraient sur les barricades – répartirent des ampoules de cyanure dans de petits paniers d'osier, comme s'il s'agissait des offrandes d'une liturgie. Certaines de ces ampoules servirent à Göring, Goebbels, Bormann et Himmler pour se suicider, mais beaucoup d'autres hauts dirigeants du Reich choisirent de se tirer une balle dans la tête en même temps qu'ils mordaient les ampoules, par crainte que le poison ne fasse pas effet ou qu'elles aient été délibérément sabotées, leur infligeant non pas la mort instantanée et indolore qu'ils désiraient, mais la lente agonie qu'ils méritaient. Hitler était si convaincu que ses doses avaient été trafiquées qu'il décida de vérifier leur efficacité en en donnant une à son berger allemand, sa Blondi adorée qui l'avait accompagné jusque dans le Führerbunker, où elle dormait au pied de son lit, jouissant de toutes sortes de privilèges. Le Führer préféra empoisonner son fidèle compagnon plutôt que de le laisser tomber aux mains des troupes russes qui assiégeaient déjà Berlin et chaque jour se rapprochaient davantage du refuge souterrain, mais il n'eut pas le courage de le faire lui-même ; il demanda à son médecin personnel de briser une des ampoules dans la gueule de l'animal. La chienne – qui venait de mettre bas quatre chiots – mourut instantanément quand la minuscule molécule de cyanure, formée par un atome

d'azote, un de carbone et un de potassium, pénétra dans son flux sanguin et paralysa sa respiration.

L'effet du cyanure est si foudroyant qu'il n'existe qu'un témoignage de son goût, laissé au début du ^{xxi}e siècle par M. P. Prasad, un orfèvre indien de trente-deux ans qui parvint à écrire trois lignes après l'avoir avalé : « Docteurs, cyanure de potassium. Je l'ai goûté. Il brûle la langue et a un goût âcre », disait la note que l'on trouva à côté de son corps dans la chambre d'hôtel qu'il avait louée pour se suicider. La forme liquide du poison, connue en Allemagne sous le nom de *Blausäure* (acide bleu), est hautement volatile ; elle bout à vingt-six degrés centigrades et laisse un délicat parfum d'amande dans l'air, doux mais légèrement amer, que tout le monde ne parvient pas à distinguer, car cette capacité est déterminée par un gène spécifique dont quarante pour cent de l'humanité est dépourvu. Il est probable que, à cause de ce hasard évolutif, une bonne partie des personnes assassinées avec du Zyklon B à Auschwitz, Majdanek et Mauthausen n'aient même pas remarqué l'odeur de cyanure remplissant les chambres à gaz, tandis que d'autres moururent en sentant le même parfum que goûtèrent, quand ils croquèrent leurs ampoules mortelles, les hommes qui avaient organisé leur extermination.

Plusieurs décennies auparavant, un prédécesseur du poison utilisé par les nazis dans les camps – le Zyklon A – avait été répandu comme pesticide sur les orangers de l'État de Californie, et employé pour épouiller les trains dans lesquels des dizaines de milliers d'immigrants mexicains s'étaient cachés en entrant aux États-Unis. Le bois des wagons s'était teint d'une magnifique couleur bleue, la

même que l'on peut voir aujourd'hui encore sur certaines briques d'Auschwitz ; ces deux bleus renvoient à la véritable origine du cyanure, qui fut créé en 1782 à partir du premier pigment synthétique moderne, le bleu de Prusse.

Son apparition fit immédiatement sensation dans l'art européen. Grâce à son prix modique, en quelques années à peine le bleu de Prusse remplaça complètement la couleur que les peintres utilisaient depuis la Renaissance pour embellir les tuniques des anges et la cape de la Vierge – le bleu outremer, le plus raffiné et le plus cher des pigments bleus, obtenu en broyant du lapis-lazuli extrait de grottes de la vallée de la rivière Kocha en Afghanistan. Ce minéral, transformé en une poudre très fine, donnait une teinte indigo si profonde qu'elle ne put être dupliquée chimiquement qu'au début du XVIII^e siècle, quand un fabricant de peinture suisse, nommé Johann Jacob Diesbach, créa le bleu de Prusse. Il le créa par erreur ; ce qu'il cherchait à reproduire en réalité, c'était le pigment carmin que l'on obtient en triturant les millions de cochenilles femelles, de petits insectes qui parasitent le nopal, un cactus du Mexique, de l'Amérique centrale et du Sud, des bestioles si fragiles qu'elles requièrent des soins encore plus importants que les vers à soie, puisque leur corps blanchâtre et duveteux peut facilement être abîmé par le vent, la pluie et les gelées, ou être dévoré par des rats, des oiseaux et des pigeons. Leur sang écarlate fut, avec l'argent et l'or, l'un des plus grands trésors que les conquistadors espagnols volèrent aux peuples américains. C'est grâce à ce sang que la Couronne espagnole établit un monopole du carmin qui dura des siècles et que Diesbach essaya de briser en versant du *sale tartari* (potassium) sur un

distillat de restes d'animaux obtenu par l'un de ses aides, le jeune alchimiste Johann Conrad Dippel. Le mélange ne produisit pas l'intense rubis de la *grana cochinilla*, mais un bleu si éblouissant que Diesbach crut avoir trouvé le *hsb-diryt*, la couleur originelle du ciel, le légendaire bleu avec lequel les Égyptiens avaient orné la peau de leurs dieux. Protégée pendant des siècles par les prêtres d'Égypte, sa formule fut dérobée par un voleur grec, mais se perdit pour toujours après la chute de l'Empire romain. Diesbach baptisa sa nouvelle couleur « bleu de Prusse », pour établir une relation intime et durable entre sa découverte hasardeuse et l'empire qui sans le moindre doute dépasserait en gloire les anciens puisqu'il aurait fallu être un homme beaucoup plus talentueux – doué, peut-être, du don de prophétie – pour seulement concevoir sa future ruine. Diesbach ne possédait ni cette sublime imagination ni les aptitudes élémentaires au commerce et aux affaires nécessaires pour profiter des bénéfiques matériels de sa création, lesquels allèrent à son financier, l'ornithologue, linguiste et entomologiste Johann Leonhard Frisch, qui transmuta son bleu en or.

Frisch amassa une fortune grâce à la vente en gros du bleu de Prusse dans les boutiques de Paris, Londres et Saint-Petersbourg. Il investit ses gains dans l'achat de centaines d'hectares à proximité de Spandau, où il sema la première plantation de soie de Prusse. Naturaliste passionné, Frisch écrivit une longue lettre au roi Frédéric-Guillaume I^{er}, où il exaltait les vertus singulières du petit ver à soie ; la lettre décrivait aussi un gigantesque projet de transformation agricole, que Frisch avait entraperçu en rêve : il avait vu des mûriers poussant dans les cours

de toutes les églises de l'empire, leurs feuilles émeraude servant d'aliment aux larves du *bombyx mori*. Son plan fut timidement mis en pratique par le roi, puis dupliqué avec violence, un siècle et demi plus tard, par le Troisième Reich. Les nazis semèrent ces arbres par millions, dans des terrains vagues et des quartiers résidentiels, des collèges et des cimetières, des hôpitaux, des sanatoriums et de chaque côté des routes qui traversaient la nouvelle Allemagne. Ils remirent à de petits agriculteurs des guides et des manuels où figuraient tous les détails des techniques autorisées par l'État pour le traitement des vers à soie ; ils devaient être récoltés et ensuite suspendus pendant plus de trois heures au-dessus d'une marmite d'eau bouillante, afin que la vapeur les tue lentement sans que la précieuse matière dans laquelle ils s'étaient enveloppés en construisant leurs cocons souffre du moindre dommage. Frisch avait inclus cette même méthode dans l'un des appendices de son *magnum opus*, treize tomes d'une œuvre à laquelle il consacra les vingt dernières années de sa vie, où il catalogua, avec une minutie confinant à la démente, les trois cents espèces d'insectes natifs d'Allemagne. Son dernier volume inclut le cycle vital complet du grillon champêtre, depuis son état de nymphe jusqu'au chant de la parade nuptiale du mâle, un cri aigu et pénétrant comme le sifflet d'un train. Frisch le décrit en même temps que les mécanismes de la copulation et le processus d'oviposition des femelles, dont les œufs ont une couleur étonnamment similaire au pigment qui avait fait de lui un homme riche, une couleur qui commença à être employée par les artistes de toute l'Europe dès qu'elle devint commercialement disponible.

La première grande œuvre pour laquelle ce bleu fut utilisé fut *La Mise au tombeau du Christ*, du Hollandais Pieter van der Werff, en 1709. Dans le ciel de la toile, les nuages couvrent l'horizon, et du voile ombrant la face de la Vierge émane une lumière bleutée, reflétant la tristesse des disciples autour du cadavre du Messie, dont le corps nu est si pâle qu'il éclaire le visage de la femme agenouillée qui baise le dos de sa main, comme si elle voulait cautériser de ses lèvres les blessures ouvertes par le fer des clous.

Fer, or, argent, cuivre, étain, plomb, phosphore, arsenic ; à l'aube du XVIII^e siècle, les êtres humains ne connaissaient qu'une poignée d'éléments purs. La chimie et l'alchimie ne s'étaient pas encore séparées, et la variété des noms mystérieux par lesquels on connaissait les composés comme le bismuth, le vitriol, le cinabre et l'amalgame étaient un bouillon de culture pour toutes sortes d'accidents imprévus et heureux. Le bleu de Prusse, par exemple, n'aurait pas existé sans le jeune alchimiste qui travaillait dans l'atelier de peinture où la couleur fut créée. Johann Conrad Dippel se présentait lui-même comme théologien piétiste, philosophe, artiste et médecin, mais ses détracteurs en revanche le tenaient pour un pur et simple escroc. Né dans le petit château de Frankenstein, non loin de Darmstadt, à l'ouest de l'Allemagne, il se révéla dès l'enfance doué d'un étrange charisme capable de faire perdre leurs capacités de discernement à ceux qui restaient trop longtemps en sa présence. Son pouvoir de persuasion lui permit de séduire l'un des plus éminents esprits scientifiques de son époque, celui du mystique suédois Emanuel Swedenborg, qui commença par être un de ses disciples les plus enthousiastes, et finit par devenir son plus grand ennemi. Selon Swedenborg, Dippel

avait le don d'éloigner les êtres de la foi pour ensuite les priver de toute intelligence et bonté, en « les livrant à une sorte de délire ». Dans l'une des diatribes les plus passionnées qu'il écrivit contre lui, Swedenborg le rapproche de Satan lui-même : « C'est le démon le plus vil, à nul principe attaché ; au contraire, il est en général opposé à tous. » Ses critiques n'affectèrent pas Dippel, immunisé contre le scandale après avoir passé sept ans en prison pour ses idées et ses pratiques hérétiques. Après avoir purgé sa peine, il renonça à toute prétention d'humanité : il réalisa d'innombrables expériences sur des animaux, vivants et morts, qu'il disséquait avec avidité. Son objectif était de passer à la postérité comme le premier homme à avoir transféré une âme d'un corps à un autre, mais ce furent son extrême cruauté et la jouissance perverse avec lesquelles il manipulait les restes de ses victimes qui finirent par le rendre légendaire. Dans son livre *Affections et remèdes de la vie de la chair*, publié à Leyde sous le pseudonyme de Christianus Democritus, il affirma avoir découvert l'élixir de longue vie – la version liquide de la pierre philosophale –, capable de guérir n'importe quelle maladie et d'octroyer l'immortalité à qui en boirait. Il essaya d'échanger cette formule contre le droit de propriété du château de Frankenstein, mais le seul usage qu'il put faire de ce breuvage fut en tant qu'insecticide et répulsif, grâce à sa fétidité incomparable, résultat du mélange de sang, d'os, de bois de cervidés, de cornes et de sabots en décomposition. À cause de cette caractéristique, son liquide visqueux, proche du goudron, fut utilisé des siècles plus tard par des troupes allemandes pendant la Seconde Guerre mondiale, qui le versèrent comme un agent chimique non létal (et

donc échappant aux protocoles de Genève) dans les puits d'Afrique du Nord, pour retarder l'avancée des troupes du général Patton dont les chars d'assaut les poursuivaient dans les sables du désert. Un des composants de l'élixir de Dippel finit par produire le bleu qui ornerait non seulement le ciel de la *Nuit étoilée* de Van Gogh et les eaux de la *Grande Vague de Kanagawa* de Hokusai, mais aussi les uniformes de l'infanterie de l'armée prussienne, comme s'il y avait dans la structure chimique de la couleur on ne sait quel élément invoquant la violence, une ombre, une tache essentielle héritée des expériences de l'alchimiste qui avait dépecé des animaux vivants, assemblé les parties de leurs corps en d'horribles chimères qu'il avait essayé de réanimer avec de l'électricité, des monstres qui avaient poussé Mary Shelley à écrire son chef-d'œuvre, *Frankenstein, ou le Prométhée moderne*, dans lequel elle attirait l'attention sur l'aveugle avancée de la science, le plus dangereux de tous les arts humains.

Ce danger, le chimiste qui inventa le cyanure l'éprouva dans sa chair : en 1782, Carl Wilhelm Scheele touilla un pot de bleu de Prusse avec une cuillère qui avait trempé dans de l'acide sulfurique et créa le plus important poison de l'âge moderne. Il baptisa son nouveau composé « acide prussique » et reconnut immédiatement l'énorme potentiel que lui octroyait son hyperréactivité. Ce qu'il n'aurait pas pu imaginer c'est que, deux cents ans après sa mort, en plein xx^e siècle, son invention aurait tant d'usages industriels, médicaux et chimiques que chaque mois il s'en fabriquerait un volume suffisant pour empoisonner tous les êtres humains de la planète. Une mauvaise



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2020. N° 142932 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE